
Deborah Gutermann

Noëlle Dauphin dir., *George Sand, terroir et histoire. Actes du colloque de l'Université d'Orléans les 29 et 30 octobre 2004*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, 300 p. ISBN : 2-7535-0256-0. 20 euros.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Deborah Gutermann, « Noëlle Dauphin dir., *George Sand, terroir et histoire. Actes du colloque de l'Université d'Orléans les 29 et 30 octobre 2004*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, 300 p. ISBN : 2-7535-0256-0. 20 euros. », *Revue d'histoire du XIX^e siècle* [En ligne], 35 | 2007, mis en ligne le 06 novembre 2008. URL : <http://rh19.revues.org/index2002.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848
<http://rh19.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rh19.revues.org/index2002.html>
Ce document est le fac-similé de l'édition papier.
Tous droits réservés

d'Honoré de Balzac à Charles Baudelaire, pour laquelle la flânerie devient l'activité publique par excellence, l'expérience dominante de la ville, la médiation entre les transformations socioculturelles des années 1850 et 1860. La modernité revient alors à se libérer des réalités sociales pour imaginer un monde plus beau. Elle est reconfigurée, à partir des années 1880, par les décadents, dont les théoriciens sont Georges Huysmans et Paul Bourget, et dont les créations neurasthéniques traduisent les sens et les émotions de l'existence humaine. L'art incohérent, les parodies de l'hystérie ou les performances données dans les cabarets constituent les manifestations les plus emblématiques de cette bohème fin-de-siècle. Le primitivisme et la relation à l'exotisme, qui composent la dernière séquence, singularisent les avant-gardes artistiques et intellectuelles de l'avant-Première Guerre mondiale, comme Paul Gauguin et Victor Segalen. Ils fournissent aux artistes de quoi s'émanciper de leurs illusions rationalistes et retrouver une abstraction originelle, point de départ du modernisme et de l'esthétique artistique du xx^e siècle.

Trois points méritent de rapides remarques. Interprétée comme une ambivalence par Jerrold Seigel, la culture de la bohème est présentée par Mary Gluck comme une contradiction. Cette dernière fait, sans surprise, la singularité de cette pratique, mais également sa matrice interne, sa force d'attraction et de répulsion capable de fusionner les éléments et leurs contraires. Le flâneur est ainsi un acteur en même temps public et démocratique, privé et individualiste, significatif pour le bourgeois comme pour l'ouvrier. L'auteur fait ici preuve de subtilité et de précision dans ses interprétations, de même en ce qui concerne les relations entre la bohème et le modernisme. En produisant une lecture à la fois sentimentale et parodique des choses, les artistes et leurs productions donnent à comprendre et à changer le réel, que ce soit la « Préface à *Cromwell* » de Victor Hugo en 1827 ou les réunions de la Société des Hydropathes à partir de 1878. L'argumentation est plus discutable quant aux rapports entre la bohème et la culture populaire, cette dernière étant comprise comme l'ensemble des pratiques culturelles commerciales et spectaculaires rassemblant le plus grand nombre dans l'espace urbain. Partielle, cette définition biaise la perspective globale de l'étude et réduit en partie les dimensions sociales (en termes de groupes, de stratégies ou de représentations collectives) des phénomènes. À cela s'ajoutent des démonstrations parfois généralisantes, la focalisation sur un nombre limité d'exemples et quelques fautes d'orthographe (« Auteille » page 120, le « boulevard Rochouart » page 123). Malgré tout, ce travail demeure intéressant pour interroger les rapports entre des formes culturelles distinctes. Il interpelle l'historien sur la place de l'artiste dans la culture contemporaine, sur la relation structurante à notre modernité.

Benoît Lenoble

Noëlle DAUPHIN [dir.], *George Sand, terroir et histoire. Actes du colloque de l'Université d'Orléans les 29 et 30 octobre 2004*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, 300 p. ISBN : 2-7535-0256-0. 20 euros.

L'ouvrage collectif *George Sand, terroir et histoire* est le fruit du colloque organisé en 2004 par l'université d'Orléans à l'occasion du bicentenaire de la naissance de la romancière. Ce dernier mettait à l'honneur la notion de « terroir ». C'est en effet au

sein de son Berry natal que George Sand trouvait l'inspiration de ses romans champêtres longtemps décriés par la critique. Les analyses qui sont données à lire dans ce recueil opèrent une réévaluation de cette production romanesque. Ce faisant, ils la réinscrivent dans une perspective plus large : celle de l'Histoire, c'est-à-dire de l'engagement politique d'une intellectuelle républicaine et socialiste qui compte sur la scène nationale, mais aussi internationale. À la croisée du « terroir et de l'Histoire », d'autres aspects de la personnalité et de l'œuvre de George Sand sont ainsi mis en lumière. Ils soulignent la continuité de la cause qu'elle défend avec le plus de ferveur : celle de l'éducation du peuple.

Ainsi, dans son article, Nadine Vivier montre que si l'école républicaine a longtemps vu dans les romans pastoraux de l'écrivaine un moyen d'exalter, à travers les vertus paysannes, les valeurs morales qui doivent animer les futurs citoyens, la simplification manichéenne dont ils ont été victimes ne doit ni masquer la complexité des personnages, ni le caractère militant de l'intrigue. Philippe Boutry, en revenant sur la condamnation de *Mauprat* par les autorités religieuses en 1841, rappelle que l'Église ne s'y était point trompée en mettant les œuvres de George Sand à l'Index aux côtés de celles de Balzac. La réception des œuvres de l'écrivaine à l'étranger est évoquée par Pamela Pilbeam et Elena Musiani, qui témoignent encore de la valeur subversive de ses romans, tant eu égard à la question des femmes qu'à celle du mariage.

La réduction et l'édulcoration subies par les romans champêtres de George Sand ont également conduit à négliger leur valeur documentaire. Comme le note Daniel Bertrand, derrière les bons sentiments se déploie un répertoire fidèle des coutumes et des mœurs paysannes attestant des qualités d'enquêtrice de George Sand. Une George Sand « ethnographe », qui participe ainsi au large travail de collecte du folklore et de la culture populaire de son Berry.

Mais le Berry n'est pas seulement terre d'inspiration et d'observation de la vie rurale. Pierre Remérand montre qu'il est aussi le lieu où s'exerce le pouvoir d'une propriétaire terrienne, tandis que d'autres contributions mettent l'accent sur le réseau de sociabilités républicaines et socialistes qui s'y constitue, avec des personnalités telles que Pierre Leroux ou Michel de Bourges. À l'image d'une campagne « inerte », « conservatrice », se substitue celle plus nuancée que construit Noëlle Dauphin au cours de son analyse de « l'esprit public dans l'Indre au début du XIX^e siècle », et dont témoignent les tentatives éditoriales de la « communauté de Boussac », telles que *L'Éclaireur de l'Indre*, journal socialiste né en 1844 du désir de « réveiller la province anesthésiée par la centralisation parisienne » (Claude Latta). Au niveau local, Stéphane Dupont revient sur l'activité de George Sand et évalue l'influence qu'elle exerce sur les désignations des commissaires du gouvernement provisoire dans le Cher en 1848, au moment même où, à l'échelle nationale, elle collabore à la rédaction du *Bulletin de la République*.

À cette implication suscitée par l'élan révolutionnaire de 1848, succèdent la désillusion et le repli causés par le coup d'État qui sonne le glas de la Seconde République. Les premières critiques à l'égard du peuple, ce « Jacques » qui doit être éduqué, se font jour et culminent sous la Commune. Le soulèvement du peuple vanté en 1837 dans *Mauprat*, salué en février 1848, ne peut plus être idéalisé aux lendemains des journées de Juin. Julie Bertrand-Sabiani observe ainsi de quelle façon le regard de George Sand change entre 1837 et le *Journal* de 1851, passant de « l'uto-

pie à l'Histoire», de l'idéalisation du peuple en révolution à la conviction que seule la réforme inspirée par la bourgeoisie peut conduire au progrès. Comme le montre Géraldi Leroy, cette idée est confirmée encore par l'épisode de la Commune, que la romancière critique de manière acerbe. Entre les deux, la parenthèse silencieuse du Second Empire, analysée par Éric Anceau, avec ses déceptions et une continuité : toujours cette conviction que la libération du peuple passe par l'éducation. Fidèle toute sa vie à ces principes, c'est à ce peuple que les « romans du terroir » sont dédiés. En donnant ainsi la parole aux paysans du Berry, George Sand a contribué à écrire une page de son histoire.

Deborah Gutermann

Thierry MENUELLE, *Le Charivari contre Proudhon*, Paris, Publications de la Société P.-J. Proudhon, 2006, 339 p. ISBN : 2-906096-31-0. 18 euros.

La campagne satirique contre les « communistes » qui se déchaîne en 1848 constitue sans doute le fait le plus marquant du rire politique de la Deuxième République. Les théories socialistes font irruption dans la sphère publique et suscitent des représentations durables. Menée par *Le Charivari*, cette campagne permet de lier pendant quelques mois la satire politique à la satire sociale. Les attaques contre Proudhon, figure centrale des « utopistes », en composent le socle et leur étude est une entrée essentielle pour en comprendre les ressorts et la portée.

Le livre de Thierry Menuelle nous propose donc cette entrée, en mettant à notre disposition une exceptionnelle collection de dessins publiés en 1848-1849. On y détecte les procédés comiques récurrents destinés à tourner en ridicule les principales idées du penseur, concernant la propriété et la famille en particulier. C'est aussi l'occasion de (re)découvrir le très populaire Cham, alors principal animateur du *Charivari*. Bien qu'une grande partie de ses dessins ait un aspect répétitif, Cham fait preuve d'une grande inventivité quand il transforme sa cible en personnage burlesque (série « P.-J. Proudhon en voyage »), expérimentant par ce transfert de la réalité vers la fiction comique une nouveauté stylistique dans la satire (le personnage fictif l'emporte sur le personnage réel et gagne une vie propre), en usant des codes naissants de la bande dessinée. Il est intéressant d'assister à ce processus de mise en perspective comique des théories défendues par Proudhon, passées au crible du « rire bourgeois » pratiqué par *Le Charivari*.

L'auteur accompagne ce corpus d'une courte présentation où il donne des clés de compréhension en rapport avec le contexte historique. On regrettera le caractère un peu rapide et disparate de ces commentaires. L'auteur s'accorde des digressions qui l'éloignent de son propos, au détriment de remarques très intéressantes mais trop peu développées (réinvestissement de la satire contre Proudhon au théâtre, attitude du principal intéressé face aux dessins du *Charivari*). Il serait appréciable de replacer les slogans proudhoniens détournés par les satiristes (« la propriété c'est le vol », « la famille n'est qu'un mot ») dans l'œuvre du penseur pour en évaluer l'importance, mesurer l'efficacité et la légitimité de ces attaques. D'autre part, certains choix de dessins peuvent être contestables : beaucoup d'entre eux n'ont pas de rapport direct avec le sujet principal, alors que des personnages importants comme Étienne Cabet sont quasiment oubliés. Enfin, l'auteur n'accorde pas d'attention